



# UN VOLONTAIRE DE 1792

François Mireur, 1770-1798

# UN VOLONTAIRE DE 1792

## François Mireur, 1770-1798

Par Yannick Mireur, tiré des livres de  
Jean Lombard : *Un Volontaire de 1792*. 1903  
Torvald Tson Höjer : *Bernadotte, Maréchal de France*. 1943  
et autres sources.

C'est un historien suédois, Torvald Höjer, biographe du maréchal Bernadotte, le fondateur de la dynastie régnante, qui résume le mieux la trajectoire de François Mireur, avec l'œil neuf du regard étranger : « *Mireur est une figure curieuse, et qui a joué un rôle dans l'histoire de la culture française : jeune médecin à Montpellier, il importa le premier La Marseillaise à Marseille ; brillant officier, il disparaîtra prématurément six ans plus tard, général de brigade, en Egypte.* » Voilà résumée en trois lignes cette vie-éclair dont il reste un monument de notre culture, un hymne national qui a été le plus célèbre et le plus universel du monde. Et qui l'est redevenu sous la baguette de Plácido Domingo au Metropolitan Opera de New York, un soir de novembre 2015, devant une salle comble écoutant debout le chant de Rouget de Lisle entonné par le chœur du Met.

Il vaut donc d'en savoir plus. En 1792 naît La Marseillaise. Elle naît parce qu'est née peu avant elle la Nation, émancipée de la Couronne suite aux Etats généraux. La Nation, qui unit le blanc de la monarchie et le bleu et rouge de Paris, est célébrée le 14 juillet 1790 par la fête de la Fédération au Champ-de-Mars. Sous la devise « *la Nation, la Loi, le Roi* », le patriotisme fait ainsi son entrée dans l'histoire de France. Deux marquis en sont les figures les plus emblématiques : La Fayette et Mirabeau. C'est ce sentiment qui s'empare de jeunes Français comme Mireur, bientôt outrés par la fuite à Varennes et les mauvaises rumeurs d'une possible complicité entre la Couronne et l'Autriche. Elles achèvent de les faire basculer au printemps 1792 vers la solution révolutionnaire par excellence : la République. Celle-ci sera proclamée le 21 septembre. De cette jeunesse, le patriotisme est le moteur. Il touchera d'autres pays comme l'Allemagne, et marquera l'histoire du XIX<sup>e</sup> siècle.

Dans ses Discours à la nation allemande, Fichte écrira en 1808 :

« *Sa foi et son aspiration à créer l'impérissable, sa manière de concevoir sa vie personnelle comme une vie éternelle, tel est le lien qui rattache chacun de nous à sa propre nation.* » C'est une autre façon d'exprimer en quelques mots la vie de François Mireur, tant elle fut animée par ce que l'on appelait alors « l'amour sacré de la patrie ».

Jugez vous-même, en lisant les lettres du jeune soldat de 22 ans à son père, au moment de son enrôlement volontaire :

« *Si le sacrifice de ma vie peut être de quelque utilité à ma patrie, je suis au comble de mes vœux.* » Ou ceci : « *...mais l'amour de la patrie, ce sentiment qui a produit tant d'actions immortelles dont l'éclat éblouit nos faibles yeux, [...], l'a emporté sur toutes ces réflexions et m'a déterminé à me séparer de tout ce que j'ai de plus précieux dans ce monde...* » Ou encore : « *Le patriotisme me donne de la force.* »

Et ces mots, en pleine guerre, qui mêlent amour filial et patriotique :

« *Représentez à ma mère, qui doit être fort alarmée sur mon compte, le grand principe que j'appartiens à la patrie avant que d'être à elle, que je volerai dans ses bras aussitôt après la guerre si j'ai le bonheur d'en échapper. Dans le cas contraire, qu'elle se rappelle cette devise qui devrait être gravée en caractères ineffaçables dans le cœur de toutes les mères de famille : il est beau et doux de mourir pour la patrie !* »

Le contexte survolté de l'époque libère les passions. Stefan Zweig a merveilleusement raconté la nuit où Rouget composa le futur hymne français, le 25 avril 1792. Quelques jours après que la France a déclaré la guerre à l'Autriche, le maire de Strasbourg, le baron Dietrich, scientifique qui tient salon et milite pour les idées nouvelles, demande au capitaine du génie Rouget de produire un véritable chant militaire à l'heure de la mobilisation. C'est lui qui en a l'idée. De nombreux membres de la noblesse libérale, grande et petite, sont présents : Plessis-Richelieu, duc d'Aiguillon, le prince Victor de Broglie, le marquis du Chastellet, les futurs généraux de Caffarelli et des Aix de Veygoux, dit Desaix. Le « *Chant de guerre pour l'armée du Rhin* » est né. À Paris, la Législative décide d'appeler vingt-mille volontaires pour protéger la capitale et outrepassa le veto royal. En quelques semaines, le Sud s'organise ; le 20 juin, deux délégués quittent la Société des amis de la constitution et de l'égalité de Montpellier pour Marseille. À leur arrivée, les deux jeunes médecins, François Mireur et son ami Jacques Goguet, se rendent rue Thubaneau au siège de la société-sœur. Mireur y prononce le 21 juin un virulent discours patriotique qui le fait acclamer par l'assistance. Il est décidé qu'il sera invité d'honneur d'un banquet patriotique le lendemain, chez un traiteur de la même rue.

Après de nouveaux discours, prié de parler encore, Mireur se lève et entonne ce chant inconnu, parvenu à Montpellier par les voies incertaines empruntées alors par les nouvelles et les rumeurs. Succès immédiat, qui fait du 22 juin la véritable naissance de La Marseillaise. Les journalistes présents diffusent le chant, distribué dix jours plus tard aux fédérés marseillais qui se mettent en marche vers Paris. On l'entend sur les Champs-Élysées le 30 juillet. Déjà le nom de Marseille est associé au chant composé à Strasbourg. Les Marseillais lui ont donné son envol. Mireur lui, profite de son séjour parisien pour rencontrer une relation de son père, le député Isnard, figure de la Gironde, et probablement d'autres contacts dans les milieux politiques. Puis il rejoint le front. Le chant y connaît le même succès que rue Thubaneau. Trois ans plus tard, le 14 juillet 1795, la Convention le décrète hymne national sous le nom de La Marseillaise.

À l'exception de Rouget dit de l'isle, arrêté en janvier 1794, tous les beaux esprits qui auront accompagné la création du chant, auront été victimes de la Terreur : Aiguillon, Broglie, Dietrich, et même le maréchal Lückner, chef de l'armée du Rhin, qui aurait été présent chez Dietrich le soir du 25 avril, et auquel Rouget avait dédié son œuvre. Retenons en passant que l'hymne français est dédié à un Allemand. Venu combattre dans les rangs des troupes royales françaises et anobli, Lückner aura embrassé les idées nouvelles et poursuivi son service dans les armées républicaines. Dans un retournement tragique caractéristique de la Révolution, élevé au maréchalat en décembre 1791, il est exécuté à peine deux ans plus tard, en janvier 1794. Plus chanceux, Rouget sera épargné grâce notamment à La Marseillaise. Sur Mireur, son nom et sa carrière, l'impact du chant devenu national est moins renseigné. Sa vraie vocation était militaire, comme celle du chant. Il semble s'être distingué dans le métier des armes qui était, paraît-il,

l'origine de sa famille varoise à la nuit des temps (X<sup>e</sup> siècle), lorsque la formation des seigneuries en Provence orientale exigeait le recours à des mercenaires ou combattants professionnels pour contenir les invasions. Huit siècles plus tard, il n'est plus question ni de mercenaires ni d'invasions, sa famille appartient à la bourgeoisie foncière. Mais François Mireur sort des clous.

Il s'orienta d'abord vers la médecine, laissant à son père le privilège de financer ses études dans la bouillonnante ville de Montpellier, commune libre depuis le XIII<sup>e</sup> siècle et siège de la prestigieuse faculté reconnue par le pape à la même époque. C'est là qu'il s'engagea dans la Garde nationale, corps paramilitaire généralement constitué de bourgeois patriotes, et participa à la prise de la citadelle, la « Bastille montpelliéraine », qui abritait la garnison militaire. Aux premiers pas de la Révolution, comme les vingt-cinq millions d'autres Français, Mireur est un réformiste fidèle à la Couronne. Il est membre d'un club affilié aux Jacobins de Paris et, comme une grande partie de l'élite éclairée, comme Rouget, comme Dietrich et ses amis et des membres de la famille royale, franc-maçon. Il écrit du roi : « *Louis XVI, le modèle des rois et qui a mérité le plus beau des titres, un titre qu'aucun roi n'avait eu la gloire d'ambitionner avant lui, le titre de « restaurateur de la liberté française* ».

Le père de Mireur, maire de la bourgade natale d'Escragnolles, près de Castellane et Grasse, est sans doute loin des enthousiasmes réformateurs de la jeunesse assez dorée à vrai dire, à laquelle on peut assimiler son cadet. Il doit toutefois être satisfait des rapports que fait l'oncle abbé à Montpellier, tout en espérant que son fils travaille aussi à sa médecine : « *il est grand clubiste et les talents qu'il développe dans cette société le rendent toujours plus précieux à l'Etat*. » C'est ainsi que ladite société, où siègent Cambacérès, le futur grand légiste de l'Empire, et le moins recommandable Cambon, futur régicide et spécialiste des comptes publics, le choisit pour coordonner à Marseille la marche des bataillons de volontaires méridionaux vers Paris. Lui-même appartient à celui de l'Hérault. Sa vocation médicale, où sa thèse montre un esprit libre, remettant en cause les conventions établies, sera supplantée non par le virus de la politique, mais par celle de l'armée. La société montpelliéraine appuie sa requête auprès du ministre de la Guerre, le marquis de Grave, pour s'engager comme sous-lieutenant dans la troupe de ligne : « *Son patriotisme ardent et éclairé est connu de tous les membres de la société et de tous ceux qui l'ont fréquenté*. » Arrivé à Paris le 14 juillet 1792, deux semaines avant les fédérés marseillais, Mireur est chargé d'y représenter le bataillon héraultais à la fête de la Fédération et d'apporter à la barre de l'Assemblée une somme de deux mille livres votée par la commune de Montpellier pour contribuer aux dépenses de guerre. Le 5 août, il apprend à son père sa nomination comme chirurgien-major du bataillon, poste qui pourra lui « *procurer bien des connaissances en médecine* », écrit-il.

La guerre durera cinq ans. Elle commencera en Belgique. En décembre 1792, Mireur écrit à son père : « *Je crois que dans peu de jours, je serai dans la cavalerie légère. Le brave général Dumouriez, à qui j'en ai fait la demande, m'a dit : Mon enfant, on m'a parlé de la manière dont vous vous étiez conduit à Bruxelles ; j'envoie par le courrier de demain votre mémoire au ministre de la Guerre (Servan). J'ai de suite écrit à deux membres de la Convention que je connais beaucoup, pour les prier de parler en ma faveur au ministre de la Guerre ; je crois que ça ira bien. Adieu, adieu mon cher père, au revoir après la guerre. Mireur, Lieutenant.* »

De la Belgique, il passe en Hollande, toujours dans l'armée du Nord, et à l'été 1794 en Allemagne. Etape importante : il est affecté à l'armée de Sambre-et-Meuse où il devient chef de l'état-major du général de brigade Bernadotte. Rouvrons le livre de Höjer. L'historien souligne un trait de Bernadotte après une importante bataille (Aldenhoven) où Kléber distingue son rôle décisif, et après laquelle il sera promu général de division : « *un généreux désir de reconnaître et de mettre en lumière le plus possible les mérites de ses subordonnés, générosité qui devait lui procurer un cercle particulièrement dévoué d'officiers et d'admirateurs. [...] il loue Mireur, son chef d'état-major depuis qu'il commandait l'avant-garde et qui allait être, les années suivantes, son plus intime collaborateur et ami. [...] Bernadotte créait ainsi autour de lui sa « famille militaire », composée de jeunes amis et disciples ; entre eux et lui devait subsister un lien très fort de dévouement réciproque et d'affection.* »

Cette « famille » d'officiers parmi lesquels Ney, Maison, Maurin, Morand, Gérard et d'autres, est fédérée autour de Bernadotte et de Kléber, qui en est la plus haute figure. Pour François Mireur, ce compagnonnage durera trois ans.

« *Outre son service d'état-major, Mireur recevra souvent d'importantes missions de commandement au cours des opérations* » ajoute Höjer. À l'automne 1795, il fera une expérience peu commune à l'époque, celle du ballon captif comme nouveau moyen de reconnaissance, s'élevant à plus de cent mètres du sol. Le ballon l'ayant ramené à bon port, il retrouve les dangers des combats, et envoie à sa mère Suzanne cette lettre si peu précautionneuse de l'inquiétude maternelle qu'on pourrait y voir un humour un peu noir : « *C'est ce soir, nuit du 28 au 29 Fructidor (15 septembre 1795), que nous devons effectuer le passage du Rhin. Je passe un des premiers à la tête de treize compagnies de grenadiers. Si les hasards des combats m'étaient contraires, embrassez mon portrait que vous devez avoir, et sachez que votre cher fils François n'a cessé de vous aimer qu'en perdant la vie, et qu'il n'a témoigné d'autre regret à la fin de sa course que celui de cesser de servir sa patrie, et d'aimer une mère et un père qu'il idolâtre. Je m'empresserai de vous écrire si je survis à cette opération.* »

L'humour est parfois plus léger. Il a trouvé sa voie dans l'armée et veut y rester : « *Comme, à la paix, je serai bien aise d'être dans le militaire, je sollicite le commandement d'un régiment de hussards. Le général en chef me l'a promis. [...] Ainsi, préparez-vous, mon cher père, à voir arriver un jour chez vous un colonel de hussards, avec des moustaches à la hongroise.* »

La paix ne viendra que deux ans plus tard, au printemps 1797. Entretemps, les combats se poursuivent autour du Rhin. En juillet 1796, Kléber écrit au Directoire : « *l'adjudant-général Mireur, commandant l'avant-garde de cette division, a déployé dans cette journée de grands talents militaires.* » La ligne est sobre. Le style de l'époque est souvent plus martial. Ainsi les félicitations du gouvernement qui tombent un mois plus tard pour lui et Bernadotte : « *La République est accoutumée à voir triompher ceux de ses défenseurs qui vous obéissent.* »

L'amitié qui lie les deux hommes est établie. Mireur l'a-t-il convaincu ? Le Béarnais s'est mis en tête d'acquérir un bien en Provence. Il lui demande de s'enquérir auprès de son père des possibilités, car les officiers ne sont pas riches. De passage en Italie, il lui envoie ce mot : « *Je t'écris, mon cher Mireur, d'un palais enchanté où habitent les grâces, la beauté, la douceur [...]. Aussi je n'ay que le temps de te dire de venir au plus tôt en Italie et de faire agréer à ton Respectable père l'hommage de mon amitié, ne m'oublie auprès de ta mère et du reste de ta famille. Adieu, tu*

*sais combien je t'aime, je t'embrasse. Bernadotte.* » L'Italie est d'ailleurs leur prochaine destination. C'est là aussi qu'ils se sépareront. Là enfin que des événements exceptionnels attendent Mireur.

Fin 1796, le Directoire, qui a privilégié les armées du nord, envoie à l'armée d'Italie les renforts que son nouveau commandant en chef, le général Bonaparte, demande avec insistance. Vingt mille hommes sont détachés d'Allemagne sous les ordres de Bernadotte, soit un tiers des nouveaux effectifs. Bernadotte et Mireur arrivent à Milan en février 1797. Les Français visent Vienne, que Bonaparte a expulsé de Lombardie, libérant les Italiens d'une domination habsbourgeoise vieille de trois siècles. Le tricolore français est adopté au-delà des Alpes, où le vert remplace le bleu. Comme sur le Rhin, il faut passer les fleuves. Le Tagliamento, inscrit parmi les batailles sur l'Arc de Triomphe, est une des étapes majeures. Mireur devient général.

Au Directoire, c'est Bonaparte qui écrit à la mi-mars 1797 : « *La division du général Bernadotte s'est conduite avec un courage qui nous est un sûr garant de nos succès à venir. Le général Bernadotte, ses aides de camp, ses généraux, ont bravé tous les dangers. Je vous demande le grade de général de brigade pour l'adjudant-général Mireur. Le général Bernadotte se loue beaucoup du général Murat, commandant son avant-garde, du général Friant et de l'adjudant-général Mireur.* » Pour l'histoire, c'est un Hugo qui écrit, non pas Victor, mais son frère Abel, historien et fils du général Hugo : « *La plupart des généraux qui devaient former depuis le brillant état-major de Bonaparte, tels que Murat, Duroc, Mireur, etc..., figurèrent avec honneur dans cette affaire.* »

Surtout, François Mireur doit cette fois accepter son grade. Il dit comment en post scriptum d'une lettre à son père : « *Le ministre de la Guerre m'ayant écrit deux fois pour me déterminer à accepter le grade de général de brigade, ayant même nommé un colonel au régiment, me voilà général, malgré moi.* » Pourquoi refuser cette promotion ? Parce que, comme les amis et disciples qui entourent Bernadotte et Kléber, dans l'idéalisme de leur engagement beaucoup de jeunes officiers des armées républicaines n'ambitionnent pas une carrière. Ils ont pour modèle la Rome antique et l'idée qu'ils se font de ses héros militaires : devoir, patriotisme, dévotion à la chose publique et probité déterminent leur conduite. Ils s'attachent aussi à leurs hommes, auxquels les promotions parfois les arrachent, préférant la valeur du serment et de l'amitié, surtout ceux, rares parmi les officiers supérieurs, qui comme Mireur sont des volontaires non issus des rangs de l'armée.

Celui-ci ne parle donc jamais, dans ses nombreuses lettres, sauf en P.S., de lui-même ou des honneurs. Il exprime son amour filial, raconte l'action autour de lui, parfois détaille une blessure, demande à son père un peu de *numéraire*, mais reste très discret quant à lui-même. Il ne se vante ni des missions confiées par le club de Montpellier à Marseille puis Paris, ni de son coup d'éclat rue Thubaneau, où ses discours et le chant de Rouget sont ovationnés. Son rôle clé dans l'envoi de La Marseillaise n'est pas évoqué, même après son installation comme chant national. Il sera pourtant connu des historiens, et restitué bien plus tard par le cinéaste Jean Renoir, le fils d'Auguste et le mentor de Visconti, dans La Marseillaise, la fresque qu'il a consacrée en 1938 au chant national et aux fédérés marseillais. Mireur annonce tout juste à sa famille qu'il est fait général et ne montre aucun enthousiasme à cette promotion. Il a 27 ans.

C'est ainsi que l'on sait assez peu de choses sur les affaires d'importance et les enchaînements

de l'histoire, dans cette tourmente cataclysmique pour l'Europe de la Révolution française et des guerres républicaines. Elle voit émerger un personnage d'envergure universelle, que Mireur voit de très près dans l'embrasure de sa gloire immortelle, mais dont il dit peu de choses, sinon une certaine admiration qui perce. En septembre 1797, à son retour de permission en France, il retourne à Udine en Vénétie et rencontre Bonaparte qui le garde avec lui pour ses futures opérations. Mireur en parle à son père : « *À mon arrivée au quartier général du général en chef, j'ai été accueilli avec beaucoup d'intérêt par le général, qui m'a paru fort satisfait de mon exactitude. Il m'a donné une preuve d'amitié en me donnant le choix d'une brigade d'infanterie légère ou d'une de cavalerie. J'ai eu l'honneur de converser avec lui pendant à peu près une heure durant laquelle il m'a donné des témoignages de son estime.* » Mireur finira par le contredire de front. Ce sera en Egypte, au milieu d'une armée accablée par la chaleur et les Bédouins. Mais avant l'Egypte, il y a Rome.

Stationné en Vénétie où Napoléon vient de mettre fin à la République des doges et fait la paix avec Vienne en un « *coup d'opéra* », comme il le dira lui-même, Mireur n'est plus aux côtés de Bernadotte que pour quelques semaines. La paix de Campoformio signée, en octobre 1797, le Béarnais est bientôt nommé ambassadeur à Vienne. Talleyrand s'oppose à ce que les généraux peuplent les ambassades ; le pouvoir militaire et Bonaparte disputent déjà suffisamment son influence au pouvoir politique sans qu'il soit besoin de leur confier aussi la diplomatie. Mireur n'accompagnera donc pas son ami en Autriche. Mais une aventure extraordinaire l'attend. Prenant prétexte de la mort accidentelle en décembre 1797 du général Duphot, fiancé de la jeune Marseillaise Désirée Clary qui finira par épouser Bernadotte et deviendra reine de Suède, le Directoire décide d'envahir les Etats pontificaux. Il feint d'attribuer la mort du jeune général aux troupes de la Congrégation militaire et donne cours aux projets antichrétiens d'une majorité des cinq Directeurs, pour créer une république comme on l'a fait à Milan, et chasser le pape Pie VI. Lorsque l'ambassadeur français, Joseph Bonaparte, quitte la cité papale, la Curie a compris que ce qu'elle avait évité jusque-là va se produire. Un détachement commandé par l'homme de confiance de Napoléon, un homme aux manières de l'Ancien Régime qui a fait ses armes en Amérique, le général Berthier, bride vers Rome, qu'il rejoint en février 1798.

Mireur est parmi la poignée de généraux désignés par Bonaparte auprès de Berthier. Il assistera à deux événements étonnants, dans la cité antique qui inspire l'esprit et jusqu'au style décoratif de la Première République, en particulier sous le Directoire. Pour un volontaire républicain comme François Mireur, Rome est la source de tout. Il y a certes le bonnet phrygien et l'héritage hellénique, mais Rome plus qu'Athènes est le véritable berceau de la culture républicaine française. Cette destination inattendue est plus excitante que tout autre.

Il y aura d'abord la proclamation de la République romaine. Pour éviter tout débordement qui pourrait entacher ce moment solennel, cinq généraux sont chargés de la sécurité de l'opération dans cinq secteurs de la Ville éternelle. À Mireur échoit le Pincio, c'est-à-dire la villa Borghèse sur sa petite colline, où il installe un canon, tandis que Murat contrôle le secteur du Quirinal, la résidence papale où Berthier installera ensuite ses quartiers. Pour que la ville soit tenue, Berthier a dressé une liste d'otages et confié à Mireur quelques responsabilités de police qui ne l'enchantent pas. Quelques princes noirs, comme le prince Borghèse, et des membres de la Curie, sont sur la liste. La mise en scène de la proclamation de la République au Capitole est

théâtrale. Les mânes de l'Antiquité sont facilement invoqués. Ce seront ensuite les funérailles de Duphot, place Saint-Pierre ; grande cérémonie à laquelle participent les Romains illustres qui soutiennent la fin du pouvoir pontifical et la démocratie. Ces actes accomplis, Berthier doit partir car Bonaparte l'attend de pied ferme pour préparer l'invasion de l'Angleterre, maintenant que le Continent est en paix et que Bernadotte, qui s'essaye à la diplomatie, ne lui fait plus concurrence pour ce commandement-ci. Il faut donc à Berthier un successeur. Un épisode inouï et méconnu de l'invasion française à Rome va alors survenir. Le gouvernement va commettre une erreur qui déclenchera l'indignation de l'armée et une révolte.

La toile de fond est que les Français ont mis Rome en coupe réglée, après avoir déjà beaucoup prélevé en Italie, surtout les biens et collections ecclésiastiques. Cette politique de saisie a deux motifs : financer la guerre, à commencer par la solde, pour maintenir en ordre une troupe parfois remuante, surtout en Italie, et faire de Paris la nouvelle capitale des arts et de la civilisation. Il se trouve certes des Italiens pour soutenir ce projet, comme Ennio Visconti, conservateur du musée du Capitole qui deviendra conservateur des Antiquités au Louvre. Mais les sous-officiers et beaucoup d'officiers sont écoeurés par les saisies et le comportement de nombre de leurs pairs ou supérieurs, généraux compris, qui ont amassé des fortunes, petites et grandes. Lorsque Masséna, qui n'est pas connu pour son désintéressement, est désigné, une mutinerie éclate. L'affaire est sans précédent. À tel point que le Trastevere, fidèle au pape, en profite pour se soulever. L'armée est alors promptement remise en ordre militaire et la rébellion matée. Le calme revenu, la fronde est intacte. On ne veut pas de Masséna. Il ne prendra pas le commandement à Rome.

Mireur se trouve dans la tourmente parce qu'il est une figure du détachement venu d'Allemagne avec Bernadotte. Dans les armées du nord, la hiérarchie militaire est respectée et le tutoiement sans-culotte n'a pas cours, alors qu'il est répandu en Italie. Cette ligne de front invisible a déjà provoqué une rixe mortelle pour plusieurs dizaines d'hommes qui se sont écharpés au printemps précédent à cause de ces différends, les uns s'appelant « *citoyens* », les autres « *messieurs* ». Sous les railleries et les sarcasmes se cachent les rivalités entre les chefs de l'armée et leurs hommes, et des contrastes sociaux et personnels. Masséna, Augereau et d'autres généraux d'Italie sont donc furieux de la fronde où l'on retrouve beaucoup des hommes venus d'Allemagne avec Bernadotte et Mireur. Le lieu de rassemblement des frondeurs est le Panthéon. Ils se moquent des injonctions de Masséna. Leur détermination est sans faille. Le gouvernement finit par reculer. On trouve une solution avec le général Dallemagne. La tension s'apaise et on peut tourner la page.

Comme toujours, Mireur dit peu de choses à sa famille, sinon en post scriptum. C'est lui qui nous renseigne sur une rumeur ayant voulu qu'il fût entré le premier dans Rome à la tête des troupes françaises. Ses hommes, en prenant possession de la forteresse de Saint-Ange qui domine le Tibre, ont spontanément planté en son sommet le drapeau tricolore et entonné La Marseillaise. Ce triomphalisme cocardier méprisait les efforts de prise en main en douceur pour ne pas compliquer le jeu diplomatique. On ne sait pas l'étendue de cette rumeur ni l'ampleur de sa réputation en France, mais elle semble avoir été suffisamment marquée pour que son père en eût vent et lui écrivît là-dessus. Il lui répond en post-scriptum, avec une chute sobre et fière où on ne badine pas avec la vérité : « *C'est par erreur qu'on a dit que l'expédition de Rome, et que*

*la gloire d'être entré le premier dans cette ville, m'avaient valu le grade de général de division. Je vous avoue d'abord que je me soucie fort peu de ce grade, que je crois en avoir trop de celui que j'ai, et qu'en deuxième lieu, je croirais l'avoir à trop bon compte, si je l'avais eu pour mon entrée dans Rome. C'est par erreur qu'on vous a dit que j'y étais entré le premier, je n'y suis entré que le second. »*

Même chose à propos d'un petit exploit qui pourrait suggérer qu'il a cédé aux malversations dont de nombreux officiers d'Italie se rendent coupables. La chose se sait ; il s'empresse de justifier auprès de son père comment il pourra contribuer avec lui à l'achat d'une nouvelle propriété : « *Je vois avec un extrême plaisir l'acquisition que vous venez de faire; mais j'aurais désiré que le bien fût voisin d'une ville, telle que Grasse ou Draguignan. [...] Je pourrai vous aider de douze mille livres. Comme beaucoup de personnes ont fait des fortunes énormes à l'armée d'Italie, et d'une manière assez illicite, je suis bien aise de vous faire part comment je tiens cet argent. Dans une course que j'ai faite dans la Carniole avec un parti de cavalerie et d'infanterie, j'ai découvert une mine d'argent vif, d'où l'on avait exploité douze à treize mille caisses, ce qui pouvait valoir cinq à six millions. Le général en chef a remis cette mine dans les mains de M. Collot, entrepreneur de subsistances militaires, à compte de ce que la république lui devait pour fournitures par lui faites. Comme j'ai été avec mon détachement d'une très grande utilité à M. Collot, il a fait un cadeau à tous les officiers de l'état-major de la division; il m'a donné, à moi, une lettre de change de onze mille livres payables à Gènes. Votre affectueux fils, le général de brigade commandant la cavalerie de la division Bernadotte. »*

Mireur peut-il l'ignorer ? Sa découverte est extraordinaire. Elle aura un impact sur Bonaparte. Le Suédois Höjer et Jean Tulard dans son Napoléon (1983), nous apprennent les sommes attribuées par le général en chef à lui-même et aux autres généraux de la division. Un million à Bonaparte, cent mille livres à Berthier, cinquante mille livres à Bernadotte et à Murat. Les onze mille livres reçus par François Mireur semblent avoir servi à l'achat d'une bastide provençale située à Fayence, qui revint à son frère Alexandre et resta dans la famille jusqu'à son pillage et son saccage par des vagabonds en 1970. Chose curieuse, elle reçut la visite de l'impératrice, que l'on situe au moment des Cent Jours, sans plus de certitude quant à la date de cette venue. Ce qui est très intéressant pour la grande histoire, c'est le million du général en chef.

Dans son magistral *Bonaparte* (2013), Patrice Gueniffey établit que cette découverte a marqué une importante rupture. Jusque-là distant avec les choses d'argent, à la fois pour conforter son ascendant moral sur les généraux de l'armée d'Italie qu'il doit domestiquer, et garder les faveurs de la troupe, moins bien traitée que les troupes d'Allemagne, Bonaparte n'a pas fait une fortune comme celles que décrit Mireur. La mine d'Idria, en Slovénie, est une aubaine providentielle qui lui permet une aisance à la mesure de son récent statut de célébrité en Europe et de très haut personnage à Paris. La corruption qui afflige le Directoire, sous lequel on reprend des couleurs après le règne de l'Incorruptible (Robespierre) et la Terreur, contribue à la mésestime de l'opinion pour les dirigeants politiques. Il s'agit de ne pas être contaminé. Auréolé par la paix avec Vienne qui met fin à cinq ans de guerre, Napoléon n'a donc pas besoin de se compromettre. Avec cet argent, il peut cultiver son ascendant, et subvenir aux besoins d'une épouse réputée pour ses goûts précieux, et qui pour les satisfaire se livre à des affaires douteuses sur les marchés de fourniture aux armées avec quelques acolytes ou amants que ne peut tolérer Bonaparte. De fait, un an plus tard, de retour d'Égypte, il achète l'hôtel de la rue Chantereine, rebaptisée rue de

la Victoire en décembre 1797, que Joséphine louait depuis trois ans et où il vit lui-même à Paris depuis leur mariage.

Mireur ne vivra pas jusque là. À Rome termine l'aventure italienne et il est choisi pour l'armée d'Angleterre, dont une rumeur veut qu'elle cache autre chose. On parle d'Orient. Mireur apprend à sa famille que sa « destination pour l'armée d'Angleterre a été changée. [...] ce que je présume, c'est qu'il est question d'une expédition maritime assez lointaine. » Il était capital que le secret fût bien gardé. Seul le supérieur auquel Bonaparte affecte Mireur, le général de division Desaix, Berthier, Talleyrand et quelques autres, sont dans la confiance. Il faut faire croire aux Anglais que l'Angleterre est la destination. On brouille les pistes pour ne pas alerter l'ennemi qui est le maître des eaux en Méditerranée, où Bonaparte ambitionne d'instaurer la suprématie française. Une armada met donc la voile vers les terres mahométanes. Elle passe par Malte, y met un terme à l'Ordre, récupère une partie de ses cadres, de nombreux officiers français issus de l'armée royale, et accoste à Alexandrie le 1er juillet 1798. Pour rejoindre Le Caire on scinde l'armée en deux, une partie longeant le Nil, l'autre coupant à travers le désert. Fatale erreur.

Bonaparte, dont cette expédition est le projet personnel, a pensé à tout. En esprit supérieur et visionnaire, il a accordé une attention centrale à la partie scientifique de l'expédition, qui compte parmi les plus grands savants français, embarqué les imprimeries confisquées au Vatican, et veillé à édifier les soldats sur les mœurs arabes et la loi musulmane. Il a préparé un message politique pour la Sublime Porte dont il se dit l'ami, cherchant à libérer les Egyptiens de la domination des Mamelouks qui usurpent le pouvoir du Sultan ottoman de Constantinople. Mais l'équipement européen ne correspond pas au climat et la traversée du désert est mortelle. Les Bédouins, maîtres des dunes, empoisonnent les puits et harcèlent la troupe désarçonnée par le milieu. Les miraculeux restes de pluie rendent malade. On ne voit pas la fin de cet enfer. Certains, à bout, se suicident. Beaucoup se mettent à douter de la justesse du plan dans lequel Bonaparte les emmène. Le 8 juillet, il les rejoint dans une bourgade appelée Damanhour. Une partie de l'armée passée par le Nil est là aussi. La gravité de la situation le contraint à réunir un conseil de guerre. Quasiment tous les généraux sont là.

L'épisode qui suit échappe généralement aux historiens français. Benoist-Méchin dans son magnifique *Bonaparte en Egypte ou le rêve inassouvi* (1978), s'arrête avec détail à la date du 8 juillet à Damanhour sans en dire un mot. Peut-être à cause de La Marseillaise, il retient en revanche l'attention des historiens anglo-saxons ; Christopher Herold dans son excellent *Bonapart in Egypt* (1962), ou plus récemment Tom Reiss dans son remarquable *The Black Count* (2013). Lauréat du prix Pulitzer, il y retrace la vie du général Dumas, le colosse mulâtre dont le périlleux retour d'Egypte inspirera à son fils la légende de Monte Cristo, et que Mireur côtoya pendant son fatal séjour égyptien.

Autour du général en chef à Damanhour, la tension est vive car le moral des troupes est très éprouvé et les pertes déjà très lourdes. Comme nul ne semble oser intervenir, François Mireur prend la parole, exprimant les secrètes pensées de beaucoup. Son intervention a été reconstituée par un officier mémorialiste, Desvernois, qui sera général et écrira ses précieux mémoires retiré à... Lons-le-Saulnier, ville natale de Rouget de Lisle. À Bonaparte, Mireur demande de rembarquer, pour ne pas que la partie devienne le fiasco qu'elle sera en effet : « *Le Directoire*

*nà eu qu'une pensée, éloigner d'Europe le héros qui portait ombrage à son ambition et son armée d'invincibles. Au lieu de mettre le pied en Egypte, il était prudent, une fois Malte conquise, de revenir sur la Sicile et de s'en emparer, de concert avec l'armée de Rome et des Etat romains. [...] Maîtres de Turin, nous tenions son roi. Dès lors, toute la Méditerranée nous appartenait, puisque Corfou, les îles ioniennes, Ancône et tout le littoral de la mer Adriatique étaient gardés par nos troupes; les Anglais n'oseraient plus s'y montrer et l'on pourrait à loisir, par l'Egypte et la Syrie, marcher sur les Indes. Toutes ces grandes choses sont encore faciles à exécuter si l'armée regagne au plus vite ses vaisseaux et ses transports. On reviendra en Egypte plus tard, sans crainte de la marine anglaise ; on aura le temps de s'entendre avec la Sublime Porte pour chasser les Mamelouks et lui payer plus fidèlement que ces usurpateurs le tribut qu'elle exige. La France n'a-t-elle pas la pensée de faire de l'Egypte et de la Syrie des comptoirs qui jalonnent la route vers les colonies qu'elle établira dans l'Hindoustan, après qu'elle en aura chassé les Anglais ? »*

Cette description magistrale semble trop bien écrite pour être tout à fait fidèle, même si le témoignage de Desvernois est précieux car celui-ci, contrairement à d'autres mémoires écrits à la fin de la vie de leurs auteurs, a rempli ses carnets pendant les campagnes militaires. De l'Inde il était d'ailleurs question à cette époque, où l'on comparait déjà Napoléon à Alexandre. C'est pourquoi celui-ci ne pouvait souffrir une telle contradiction, sur un projet dont le succès se révélera politique et culturel - et la culture n'est-elle pas le premier enjeu de la politique ? Bonaparte lève la séance. Il suspend Mireur de son commandement et l'y remplace provisoirement par son beau-frère, le général Leclerc, époux de Pauline. C'est un soufflet. Le lendemain matin, à la levée du camp, la tension n'est pas retombée. Négligeant les appels des généraux présents, Mireur monte son cheval, un pur-sang arabe acheté à Alexandrie, et s'échappe au-delà du campement. Il est tué par les Bédouins. Son biographe Jean Lombard, écrit : « *Un détachement accourut aussitôt, releva son cadavre mutilé et dépouillé. Davout, qui allait avec Desaix, Friant et Belliard conquérir toute la Haute Egypte, prit le commandement de la brigade de Mireur. Bonaparte, toujours froid, fit connaître cette mort au Directoire : La république fait une perte réelle. Mireur était l'officier le plus brave que je connusse ; toujours à l'avant-garde, son sommeil était inquiet si l'ennemi n'était pas en face* ». Ces éloges ne dissipent pas entièrement le doute sur les rapports entre Mireur et Bonaparte. D'aucuns ont avancé la thèse d'un suicide. Elle ne tient pas devant la force de caractère du personnage, et la plupart des mémoires, y compris ceux de Napoléon, décrivent ce que nous savons. Le plus simple est de s'en tenir à un coup de sang après un désaccord marqué, dans une situation critique, entre deux personnes de stature. Imagine-t-on Bonaparte réviser ses plans qu'il mûrit depuis des mois, alors que bientôt il verra les Pyramides ? Mireur lui, a donné sa position, non sans panache, devant un conseil où l'on compte la plupart des futurs maréchaux de la Grande Armée. Il reste donc la hiérarchie militaire ; c'est Napoléon qui a raison.

Empereur, il se souviendra de François Mireur. Parmi les généraux dont les noms sont inscrits sur l'Arc de Triomphe bien sûr, non loin du Départ des Volontaires de 1792 et de La Marseillaise ailée, casquée, portant épée et cotte de mailles qu'y sculptera François Rude en 1836. Mais aussi lors des Cents-Jours. Débarqué de l'île d'Elbe sur les plages du golfe Juan en 1814, il remontera par le pays de Grasse vers Grenoble puis Paris. Il s'arrêtera au village d'Escragnoles, qui borde donc la route Napoléon. La mère de l'officier lui reprochera la mort de son fils, qu'il n'aura su ou voulu empêcher. Dans ses pas, plus près de nous, un autre chef français viendra rendre un bref hommage à l'enfant du pays qui périt dans les sables d'Egypte : Charles de Gaulle, en 1960.

# [ LA MARSEILLAISE ]

**Les Amis du Mémorial de La Marseillaise**

Ce livret est édité pour les donateurs de l'association qui soutiennent ses projets en faveur d'une réappropriation populaire du chant national autour de la culture et du sport.

**Universalité, Liberté et Citoyenneté sont les fondements de notre action.**

Rejoignez-nous par un don déductible de l'impôt :  
soutenez l'installation d'une œuvre à Marseille et à Paris  
signée par l'architecte Rudy Ricciotti, "Le Socle de la Marseillaise",  
et un grand Relais de La Marseillaise entre Marseille et Paris.

Écrivez-nous  
**[asso@lamarseillaise.org](mailto:asso@lamarseillaise.org)**

Visitez notre site  
**[www.lamarseillaise.org](http://www.lamarseillaise.org)**